”Littérature et culture chez Matthew Arnold ou l’humanisme littéraire au défi de la modernité”

Étienne Bigné

▶ **To cite this version:**

Étienne Bigné. ”Littérature et culture chez Matthew Arnold ou l’humanisme littéraire au défi de la modernité”. Presses universitaires de Provence. Les défis de l’humanisme littéraire, p.93-102, 2022, 979-10-320-0406-7. hal-04382952

HAL Id: hal-04382952
https://hal.science/hal-04382952

Submitted on 9 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Littérature et culture chez Matthew Arnold ou l'humanisme littéraire au défi de la modernité

« Sitôt que l'on parle d'humanisme, on est en plein dans le domaine des malentendus[1] » : ces propos ne peuvent que nous rappeler que la souplesse du concept d'humanisme et la diversité des significations auxquelles renvoie aujourd'hui ce terme rend difficile toute catégorisation d'un auteur comme « humaniste », qui plus est pour des auteurs qui n'appartiennent pas au courant culturel humaniste des XIV^e^ – XVI^e^ siècles clairement défini comme tel. Comme le note G. Graff, « ''humanisme'' et ''humaniste'' font partie de tous ces termes respectables qui ont été vidés de sens[2] ». Ce constat semble particulièrement se vérifier en ce qui concerne Matthew Arnold, et on ne peut qu'être surpris à la lecture d'ouvrages ou articles au titre pourtant prometteur[3], mais qui mentionnent finalement très peu l'humanisme à proprement parler. Ces textes regroupent ainsi sous la dénomination d'humaniste des réalités fort différentes les unes des autres, faisant de ce terme un concept fourre-tout vidé de toute véritable signification.

Est-ce à dire pour autant qu'Arnold est qualifié d'humaniste parce que c'est une bonne publicité pour un auteur encore peu connu en France ? Au contraire, nourri du néohumanisme de Goethe, et nourrissant à son tour la pensée d'Irving Babbitt, l'un des fondateurs du *New Humanism* américain des premières décennies du XX^e^ siècle, l'humanisme d'Arnold – ou du moins ce qui peut être considéré comme une certaine approche humaniste du monde, de l'homme, et de la poésie – ne semble pas véritablement faire débat. C'est bien plus le lien entre humanisme et littérature qu'il nous semble ici important de souligner : non seulement Matthew Arnold est humaniste, mais son humanisme repose précisément sur une foi dans les pouvoirs de la poésie à agir sur l'homme et se positionne ainsi face à une double modernité. Modernité de la société d'une part, puisque les questionnements soulevés par Arnold interviennent à une époque où le matérialisme croissant et les bouleversements socio-économiques redessinent la perception de l'homme et de ses besoins les plus importants, et où les missions de la littérature se voient profondément redéfinies face à la prééminence de nouvelles disciplines plus scientifiques. Modernité littéraire d'autre part, puisque le champ littéraire semble précisément à cette époque renoncer à certaines ambitions humanistes pour s'enfermer sur lui-même. Sans avoir conscience que la littérature se trouve ici à l'un des tournants de son histoire, Matthew Arnold fait ainsi entendre une voix qu'il nous semble salutaire d'écouter, aussi bien pour comprendre ce qui se joue au XIX^e^ siècle que pour chercher à réconcilier aujourd'hui humanisme et littérature. Ce que nous souhaiterions souligner, c'est donc la nécessité pour notre temps d'en appeler à des figures comme celle de Matthew Arnold, présenté par W. Marx comme l'un des derniers « grands prêtres » de la littérature, avant que cette dernière ne fasse son « adieu » au monde[4].

---

[1] Jacques Ellul, « Vers un nouvel humanisme politique », in Jacques Ellul, Paul Tournier et René Gillouin, *L'homme mesure de toute chose*, Genève, Centre Protestant d'Études, 1947, p.5.

[2] « "Humanistic values" is a phrase one now associates with commencement addresses, college catalogues, and oil company advertisements, in other words with propaganda and oratory rather than thinking. » Gerald Graff, « Humanism and the Hermeneutics of Power: Reflections on the Post-Structuralist Two-Step and Other », *Boundary 2*, vol. 12/13, 1984, p.495. Cf. Bruce Bashford, « Humanism and the Humanism of Matthew Arnold's "The function of the criticism at the present time" », *Essays in Literature*, vol. 18, n°2, 1991, p. 196-210. Voir notamment les pages 196-197.

[3] Citons ainsi G. Robert Stange, *Matthew Arnold: the Poet as Humanist*, Princeton, Princeton University Press, 1967.

[4] William Marx, *L'Adieu à la littérature – Histoire d'une dévalorisation XVIII^e^ – XX^e^ siècle*, Paris, Éditions de Minuit, 2005. Sur Arnold, voir les pages 54-58 (chapitre II, « Les grands prêtres », p.37-59).

Ainsi, on cherchera à envisager non pas en quoi Arnold représente un authentique humaniste, mais en quoi la vision humaniste de cet auteur repose sur le rapport à une certaine *Bildung* au sein de laquelle la littérature tient une place de premier plan et s'inscrit en débat avec le monde moderne.

Une culture humaniste

Rappelons avant toute chose que cette vision humaniste est ancrée dans un milieu bien particulier : Oxford. Cette université, marquée par le mouvement d'Oxford des années 1830-1840, tient en effet une place à part au cœur du XIX^e^ siècle ; sa volonté, pendant quelques dizaines d'années, de se constituer presque en nouvelle Terre promise, témoigne du bouillonnement intellectuel et de la puissance d'un élan semblable à celui de la Renaissance humaniste. Prenant sa source dans cette tentative de renaissance oxonienne mais ayant également soin de se faire plus largement européenne, l'approche humaniste d'Arnold est ainsi portée par la redécouverte des textes antiques, la relecture de toute une tradition littéraire, et par une profonde réflexion sur ce que peut la culture dans une société victorienne de plus en plus matérialiste et « mécanique[5] ».

Ainsi, si Arnold peut être qualifié d'humaniste, c'est d'abord parce qu'il promeut l'idéal d'une culture qui trouve sa source dans les aspirations de la Renaissance. Il s'agit d'abord pour lui de se tourner, comme ses prédécesseurs, vers l'Antiquité, non pour fuir dans un passé idyllique, mais pour puiser dans cette tradition antique les moyens de la régénération politique, spirituelle, esthétique et morale nécessaire à l'Angleterre victorienne et au monde moderne. C'est d'ailleurs toute l'ambition oxonienne qui est ici en jeu, portée par de grands maîtres comme Benjamin Jowett, enseignant à Oxford et traducteur reconnu de Platon et de Thucydide. Dans cette constellation, Arnold trouve pleinement sa place, lui qui se tourne vers la Grèce, qu'il envisage, tout comme la Renaissance et l'Angleterre élisabéthaine, comme un âge d'or dont la société victorienne doit s'inspirer. Bien plus, ce professeur de poésie à Oxford participe à cet élan de relecture et de commentaire de la tradition antique en publiant, en 1861 *On translating Homer*, puis un an plus tard, *Last words on translating Homer*.

Mais c'est surtout dans *Culture and Anarchy* (1869) que le poète victorien se fait le chantre de la culture, comprise comme « moyen d'un perfectionnement individuel et collectif, mais aussi comme l'équivalent d'un ordre social[6] ». Dans une perspective souvent polémique, qui oppose Arnold, « homme qui croit à la culture[7] », à tous ses détracteurs dénonçant son inutilité et son inefficacité[8], l'idéal que défend le poète anglais rejoint pleinement les ambitions humanistes. Ainsi, selon Arnold, la culture

> est une conception où entrent tout l'amour de notre prochain, les élans qui nous poussent à agir, à secourir, à faire le bien, le désir d'éliminer l'erreur humaine, de réduire le désordre humain et de soulager

[5] Voir ainsi *Culture et Anarchie*, Centre de recherches de littérature, civilisation et linguistique des pays de langue anglaise (trad. et étude liminaire), J.-L. Chevalier (dir.), Lausanne, L'Âge d'homme, 1984. Arnold y fustige tout au long de l'ouvrage la « civilisation mécanique et matérielle » (*ibid.*, p.65) et invite à affirmer son « indépendance à l'égard de la mécanique » (*ibid.*, p.48) : « la foi dans la mécanique est, disais-je, le danger qui nous assaille constamment » (*ibid*., p.65).

[6] *Ibid.*, p.25.

[7] *Ibid.*, p.58.

[8] Les « détracteurs de la culture » (*ibid.*, p.61), attaqués dès les premières lignes du chapitre I, semblent surtout reprocher à Arnold son inertie, son inaction, et son inefficacité : l'homme de culture n'est qu'un idéaliste dont la réflexion n'a aucune portée concrète et pratique. Arnold s'en défend d'ailleurs, se présentant comme un « homme qui contribue à apporter une solution aux nécessités pratiques de [son] temps » (*ibid.*, p.98).

> la misère humaine, la noble aspiration à laisser le monde meilleur et plus heureux que nous ne l'avons trouvé[9].

Difficile de trouver meilleure expression de l'humanisme arnoldien qui trouve ici à s'incarner dans ce concept de culture où l'humain tient la première place : c'est bien à une action politique et sociale, véritablement concrète et au service du bonheur de l'homme, qu'appelle Arnold. Il s'agit ainsi pour lui de manifester la « prédominance de notre humanité propre », qui doit chercher, « non pas [à] avoir et demeurer, mais [à] croître et devenir[10] ». Ce faisant, l'humanisme arnoldien se double ainsi d'une profonde critique de la société victorienne : Arnold en dénonce le prosaïsme et le matérialisme croissant, porté par un libéralisme déjà condamné par J. H. Newman dans son *Apologia pro Vita Sua* (1864). Il s'agit, pour régénérer la société anglaise, de mobiliser d'autres idéaux que ceux de l'enrichissement personnel ou du confort matériel : comme le note Arnold, la grandeur d'une nation repose non sur ses mines de charbon, mais sur sa culture, « état spirituel[11] » qui permet l'avènement du bien commun et le perfectionnement de tous. Dès lors, les idéaux portés par cette vision humaniste constituent « l'impulsion première de la vie de notre nation et de l'humanité, d'une façon qui est peut-être quelque peu obscure à l'heure actuelle, mais qui sans aucun doute sera décisive dans l'avenir immédiat[12] » ; et Arnold de poursuivre : « nous sommes sûrs que ceux qui œuvrent dans ce sens sont les parfaits éducateurs[13] ».

Défense et illustration de la formation humaniste

Il est en effet aussi question d'éducation dans cette réflexion sur l'humanisme arnoldien. L'idéal culturel tel qu'il est promu par Arnold cherche ainsi concrètement à se faire idéal de formation, d'éducation humaniste. Ces deux dimensions sont intimement liées, en témoigne le terme allemand de *Bildung* qui renvoie à la fois à la culture personnelle mais aussi à toute forme d'éducation et d'instruction. Rappelons d'ailleurs qu'au XIX^e^ siècle, le modèle d'éducation humaniste, fondé sur l'étude des Humanités, se voit sérieusement concurrencé par une nouvelle manière d'envisager la formation de l'individu, à l'image de ce qui se fait en Allemagne au milieu du siècle : on assiste ainsi à une « redéfinition de la conception traditionnelle de la *Bildung* […] et du système culturel des classes moyennes bourgeoises[14] ». À la nouvelle *Realbildung* qui se tourne davantage vers des réalités scientifiques, techniques, ou sociales, tente de résister un modèle de formation classique, idéaliste, et fondé sur le néohumanisme de Goethe et de Humboldt. Cet idéal culturel « affirme les vertus "formatrices" de l'art dans la perspective schillérienne de la *Bildung durch Kunst*, de l'éducation par l'art : l'art rend sensible un idéal de beauté et de moralité[15] ».

Arnold s'inscrit pleinement dans ce débat, et la controverse qui l'oppose au biologiste et anthropologiste Thomas Henry Huxley (1825-1895) dans les années 1880[16] témoigne

---

[9] *Ibid*., p.62.
[10] *Ibid*., p.64.
[11] *Ibid*., p.66.
[12] *Ibid*., p.183.
[13] *Ibid*.
[14] Jacques Le Rider, *L'Allemagne au temps du réalisme - De l'espoir au désenchantement - 1848-1890*, Paris, Albin Michel, 2008, p.7.
[15] *Ibid.*, p.199. Pour une comparaison entre l'humanisme d'Arnold et celui de Humbolt, voir R. Sheppard, « Two liberals: a comparison of the humanism of Matthew Arnold and Wilhelm von Humboldt », *German life and letters*, vol. 24, n°3, 1972, p.219-234.
[16] William Marx, dans *La Haine de la littérature* (Paris, Éditions de Minuit, 2015), consacre quelques pages à cette controverse et l'inscrit, tout comme le débat qui opposa C.P. Snow à F.R. Leavis au début des années 1960, dans « la longue histoire de la lutte de la science contre la littérature ». Voir p.84-86 et plus largement p.65-108. Pour

également du rôle que le poète anglais confère à la littérature dans la défense d'une approche humaniste, comprise ici en opposition à une vision qui ferait de la science le modèle par excellence d'appréhension du monde et de formation de l'humanité.

Ainsi, en octobre 1880, à l'occasion de l'inauguration du *Mason Science College*, rattaché en 1900 à l'université de Birmingham, T.H. Huxley délivre un discours intitulé « Science and Culture » dans lequel il défend un modèle culturel et éducatif fondé sur la primauté des sciences. Attaquant explicitement Matthew Arnold, « notre principal apôtre de la culture[17] », Huxley prend ensuite pour cible « les Humanistes » et autres « lévites de la culture » dont les représentants au XIX^e^ siècle « considèrent l'éducation classique comme le seul et unique accès à la culture, comme si nous étions encore à l'époque de la Renaissance[18] ». Évoquant les bouleversements modernes et la part croissante jouée par la science naturelle dans la société, Huxley invite alors à appréhender le monde plus scientifiquement et à « chercher la vérité non dans les mots mais dans les choses[19] », ce que ne parvient aucunement à faire « l'éducation purement classique préconisée par les représentants des Humanistes », dont la « la pensée moyenâgeuse » méconnaît « le poids des vérités scientifiques établies[20] ». Ainsi, au-delà d'un enjeu purement éducatif, l'humanisme se trouve ici au cœur d'une lutte pour la vérité : quel discours est à même d'expliquer le monde et l'homme et de porter sur eux un discours de vérité ? Ce débat est symptomatique du tournant qui se joue à cette époque pour la littérature et l'humanisme, se retrouvant réunis pour une même cause face aux bouleversements du monde moderne.

Il n'en fallait guère plus pour Arnold, qui, en août 1882, dans *Literature and Science*, se charge de répondre à Huxley. Autant Arnold n'avait jusqu'alors que peu mobilisé le concept d'humanisme dans ses écrits, autant ce texte lui consacre une place de choix. Condamnant d'emblée l'attitude des « *practical people*[21] » qui considèrent qu'il est « absurde […] d'infliger cette éducation [classique et humaniste] à une communauté moderne et laborieuse[22] », Arnold invite à « se demander si les études qui ont longtemps été considérées comme les meilleures pour nous tous sont concrètement les meilleures maintenant » et « si, pour combler les besoins de notre vie moderne, la prédominance ne doit pas désormais passer des lettres à la science[23] », autant de questionnements qui témoignent de l'actualité de ce débat pour aujourd'hui. Là encore, il s'agit non seulement de promouvoir une certaine *Bildung*, humaniste et classique, mais également de défendre la capacité du discours littéraire à être discours de vérité :

> What Professor Huxley says, implies just the reproach which is so often brought against the study of *belles lettres*, as they are called: that the study is an elegant one, but slight and ineffectual; a smattering of Greek and Latin, and other ornamental things, of little use for any one whose object is to get at truth, and to be a practical man. So, too, M. Renan talks of the "superficial humanism" of a school-course

davantage de détails, voir par exemple David A. Roos, « Matthew Arnold and Thomas Henry Huxley : Two Speeches at the Royal Academy, 1881 and 1883 », *Modern Philology*, vol. 74, n°3, 1977, p.316-324 ; ou encore W.F. Connel, *The Educational Thought and Influence of Matthew Arnold*, London, Routledge and Kegan Paul, 1950, p.170-202 (chapitre « Science and Culture »).

[17] Thomas Henry Huxley, « Science and Culture », in *Science and education: essays (III)*, London, Macmillan and Co., 1895, p.142. Nous traduisons cette citation, comme les suivantes.

[18] *Ibid*., p.149.

[19] *Ibid*., p.150.

[20] *Ibid*., p.151.

[21] Matthew Arnold, « Literature and Science », in *Discourses in America*, London, Macmillan and Co., 1885, p.72. Ce sont les premiers mots de son discours.

[22] *Ibid*., p.77.

[23] *Ibid*., p.79.

> which treats us as if we were all going to be poets, writers, preachers, orators, and he opposes this humanism to positive science, or the critical search after truth[24].

Le fait qu'Arnold inscrive Ernest Renan dans ce conflit n'est pas anodin et redessine l'opposition en place au cœur de cette controverse. Ainsi, littérature et humanisme se voient concurrencés non seulement par les sciences naturelles dont Huxley se fait le promoteur, mais également par les sciences humaines, incarnées par Ernest Renan. À une époque où ces disciplines se constituent comme telles et acquièrent non seulement légitimité mais primauté dans le nouveau système culturel et éducatif précisément grâce à leur scientificité, les « *human letters* » dont parle Arnold voient leur champ d'action et leur importance considérablement restreints dans la société.

Dans ce conflit, la *Bildung* humaniste et la littérature ont pourtant, selon Arnold, un avantage certain. Contrairement à la science, qui ne propose qu'une étroite et unique connaissance, bien loin de toute considération morale ou esthétique, « le pouvoir indéniable[25] » de la littérature, porté par la culture humaniste, est justement de s'affirmer comme le lien entre tous les besoins humains (de connaissance, de morale, de beauté) ; la poésie nous aide alors à « relier les résultats de la science moderne à notre besoin éthique et à notre besoin esthétique[26] » ; elle dépasse, pour Arnold, une ambition simplement intellectuelle pour jouer un rôle plus fondamental et répondre aux besoins profonds de chaque individu. En d'autres termes, c'est elle qui donne du sens, qui répond au « besoin de religion et de poésie[27] » inscrit au cœur des aspirations humaines, et qui « exerce une influence sur le sens moral et esthétique de l'homme[28] ». Ainsi, chez Arnold, humanisme et littérature sont profondément indissociables : le poète et critique confie à la poésie des missions proprement humanistes, et son humanisme repose précisément sur une foi dans les capacités de la littérature à perfectionner l'homme et la société.

Un nouvel humanisme littéraire

Ainsi, si Arnold peut être qualifié d'humaniste, c'est aussi parce qu'il invite le poète à se tourner vers l'homme, et à se mettre au service de l'humanité. La tâche du poète, selon lui, est « d'arriver à représenter une conception élevée et immuable de l'homme dans l'univers[29] ». En ce sens, l'humanisme littéraire d'Arnold semble bien loin d'une conception de la poésie qui couperait la littérature de la société et la priverait de missions séculières. Comme le note Stange, qui oppose ainsi Arnold à Mallarmé : « Arnold n'était résolument pas intéressé par la poésie pure ; sa poésie […] était consacrée au service de la vie, ce qui signifiait pour lui des idées agissantes[30] ». Cette défense d'une littérature au service de l'humanité, qui rejoint d'ailleurs

---

[24] *Ibid*., p.86.
[25] *Ibid*., p.123.
[26] *Ibid*.
[27] *Ibid*., p.115. Poésie et religion se retrouvent unies pour une même cause. Bien plus, la poésie semble désormais assumer les missions de la religion et prendre son relais à une époque de scepticisme croissant. David J. Delaura, dans *Hebrew and Hellene in Victorian England – Newman, Arnold, Pater* (Austin, University of Texas Press, 1869), insiste d'ailleurs sur l'importance de cette question religieuse, et note qu'Arnold avait bien conscience qu'une « lecture "religieuse" de la nature humaine impliquant une vision complexe des besoins moraux et esthétiques permanents chez l'homme est nécessaire à tout humanisme moderne digne de ce nom » (p.XVII).
[28] *Ibid*., p.119.
[29] G. Robert Stange, *op. cit.* p.23.
[30] *Ibid*., p.284. Comme le note D. Delaura dans l'*abstract* de son article « Religion, Poetry, and the Rise of Literary Humanism: The Nineteenth Century Matrix » (*Journal of the American Academy of Religion*, Vol. 47, N°2, 1979, p.299) : « L'humanisme littéraire arnoldien est devenu une opposition non seulement à la technocratie, mais aussi

directement la mission qu'Arnold donne à la culture, trouve à s'exprimer particulièrement dans deux textes d'Arnold, « The function of criticism at the present time » (1865), et « The study of poetry » (1880). Considéré comme l'une des expressions majeures de l'humanisme littéraire[31], le premier essai envisage une critique qui se modèle sur l'humanisme et en accomplit les missions[32], et se tourne résolument vers la vie : la littérature se fait bien « criticism of life[33] », pour reprendre une expression régulièrement employée par Arnold. Ainsi, l'ambition de la critique et de la littérature repose, selon Arnold, sur « l'idée d'une tentative désintéressée d'enseigner et de transmettre le meilleur de ce qui est connu et pensé dans le monde, afin d'établir un courant d'idées nouvelles et vraies[34] ». Portée par un idéal européen[35], la mission humaniste telle que l'envisage Arnold, qui est celle qu'il confie à la poésie, repose donc à la fois sur un apprentissage et sur une transmission qui doit rayonner aussi loin que possible. Ainsi, le champ de réflexion et d'action de la poésie n'est pas restreint à un domaine précis ; au contraire, c'est bien ni plus ni moins toute l'humanité qui est en jeu : chaque poète est invité à se faire « vaillant soldant dans la guerre de libération de l'humanité[36] ». Dans ce combat, la poésie a un rôle déterminant à jouer, comme le note Arnold dans « The study of poetry » :

> We should conceive of poetry worthily, and more highly than it has been the custom to conceive of it. We should conceive of it as capable of higher uses, and called to higher destinies, than those which in general men have assigned to it hitherto. More and more mankind will discover that we have to turn to poetry to interpret life for us, to console us, to sustain us. Without poetry, our science will appear incomplete; and most of what now passes with us for religion and philosophy will be replaced by poetry[37].

Au-delà du fait que ces lignes fassent écho à ce qui a déjà été évoqué au sujet de *Literature and Science*, c'est précisément cette poésie comme « pouvoir de nous éduquer, de nous soutenir, et de nous enchanter[38] » qui porte la vision humaniste d'Arnold, c'est elle qui régénère l'humanité et sa vie spirituelle, intellectuelle, et morale, elle qui nous aide « à mieux vivre[39] », pour reprendre les propos de T. Todorov. Cette ambition pour une littérature qui « permet à chacun de mieux répondre à sa vocation d'être humain[40] » et qu'appelle de ses vœux le critique français ne peut que faire écho à ce que défendait déjà Arnold dans « Wordsworth » : « au fond, la poésie

---

à la radicalité de la culture intellectuelle et artistique du premier XX^{e} siècle (représenté en littérature par Joyce, Lawrence, Kafka, Gide, entre autres). »

[31] Bruce Bashford, « Humanism and the Humanism of Matthew Arnold's "The function of the criticism at the present time" », *Essays in Literature*, vol. 18, n°2, 1991, p. 200-201.

[32] *Ibid*., p. 202.

[33] Cf. Wayne Shumaker, « Matthew Arnold's Humanism: Literature as a Criticism of Life », *Studies in English Literature*, vol. 2, n°4, 1962, p.385-402.

[34] Matthew Arnold, « The function of criticism at the present time », in *Essays in Criticism, first and second series*, London, J.M. Dent & Sons, 1964, p.32. Cette ambition ressemble à bien des égards à la définition de la culture proposée dans *Culture et Anarchie* comme « poursuite de notre perfection totale par le moyen de la connaissance, sur tous les sujets qui nous concernent le plus, de ce qui a été pensé et dit de meilleur dans le monde ; et, grâce à cette connaissance, le moyen de diriger un courant de pensée nouvelle et libre sur nos idées et nos habitudes toutes faites. » (*Culture et Anarchie*, *op. cit*., p.23)

[35] Ainsi, la critique que défend Arnold est celle « which regards Europe as being, for intellectual and spiritual purposes, one great confederation, bound to a joint action and working to a common result; and whose members have, for their proper outfit, a knowledge of Greek, Roman, and Eastern antiquity ». Dans « The function of criticism at the present time », *op. cit.*, p.33.

[36] « Heinrich Heine », in *Essays in Criticism, op. cit.*, p.110.

[37] Matthew Arnold, « The study of poetry », in *Essays in Criticism*, *op. cit.*, p.235. Voir aussi dans « Wordsworth » : « la poésie n'est rien de moins que le discours le plus parfait de l'homme, celui grâce auquel il parvient autant que possible à pouvoir dire la vérité ». *Ibid.*, p.295.

[38] *Ibid*., p.237.

[39] Tzvetan Todorov, *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, p.90.

[40] *Ibid*., p.16.

est une étude critique de la vie ; la grandeur d'un poète réside dans sa capacité à formuler une application belle et puissante des idées à la vie – à la question : comment vivre ?[41] »

Quel humanisme littéraire pour aujourd'hui ?

Au terme de ce parcours, et malgré toutes les réserves que l'on peut formuler, à l'instar de Michel Foucault[42], à l'égard de ce concept d'humanisme, nous pouvons donc conclure qu'Arnold incarne bien une certaine vision humaniste du monde, qui repose sur la redéfinition d'une *Bildung* au service du perfectionnement de l'homme et de la société, et au sein de laquelle la poésie joue un rôle déterminant face à la modernité. En ce sens précis, Arnold est humaniste ; bien plus, son humanisme est profondément indissociable de sa conviction profonde que la poésie peut et doit agir positivement sur l'homme et le monde.

Ainsi, malgré toute la mélancolie de sa poésie, la prose critique d'Arnold reste habitée par un espoir en l'humanité et en la poésie[43], à laquelle il confie de hautes missions. C'est cette foi humaniste qui lui fait dire, dans *Literature and Science*, qu'il « ne pense pas vraiment que les lettres humaines soient véritablement menacées d'être chassées de leur première place dans l'éducation[44] » ; c'est elle aussi qui le conduit à écrire, dans « The study of poetry », que « le futur de la poésie est immense[45] ». Seulement quarante ans plus tard, I.A. Richards, bien que défendant des conceptions poétiques éloignées de l'humanisme littéraire d'Arnold, s'inscrit lui aussi dans ce débat et revient justement sur cette déclaration d'Arnold dans *Science and Poetry* (1926), en déclarant : « un point de vue moderne plus représentatif dirait que le futur de la poésie est nul et non avenu. […] Beaucoup d'autres pensent que les avancées scientifiques auront inévitablement pour effet de détruire la possibilité de toute poésie[46] ». Bien qu'elles soient « exaltée[s] par un élan visionnaire[47] », les visions humanistes d'Arnold se heurtent à une mise au ban de plus en plus marquée de ces idéaux culturels et littéraires, dans une société « unpoetical[48] » qui n'accorde plus aucun crédit ni à la poésie ni à la diffusion d'une culture classique. Il conviendrait alors de se demander si le divorce entre littérature et humanisme a une part de responsabilité dans cette situation, et comment, à l'aune de ces réflexions sur un auteur au tournant de notre modernité poétique, redessiner aujourd'hui les relations entre littérature et humanisme.

Pour l'heure, les idéaux portés par Arnold ne peuvent que nous inviter à croire que « la majorité des hommes aura toujours besoin des lettres humaines[49] » et à garder par-devers nous ce qui

---

[41] Matthew Arnold, « Wordsworth », in *Essays in criticism, op.cit.*, p.302.
[42] Voir par exemple son texte « Qu'est-ce que les Lumières ? ».
[43] Le contraste, par exemple, entre « The study of poetry » et le poème « Persistency of poetry » est frappant, même si ces deux types de discours n'assument pas la même fonction.
[44] Matthew Arnold, « Literature and Science », in *op.cit.*, p.136.
[45] Matthew Arnold, « The study of poetry », in *Essays in criticism, op.cit.*, p.235. Et plus loin : « But it [the good literature] never will lose currency with the world, in spite of monetary appearances; it never will lose supremacy. Currency and supremacy are insured to it, not indeed by the world's deliberate and conscious choice, but by something far deeper, - by the instinct of self-preservation in humanity. » *Ibid*., p.260.
[46] Ivor Armstrong Richards, *Science and Poetry*, London, Kegan Paul, Trench & Trubner, 1926, p.7-8.
[47] *Ibid.*
[48] Arnold ressent douloureusement « how deeply *unpoetical* the age and all one's surroundings are. Not unprofound, not ungrand, not unmoving:-but *unpoetical* ». Matthew Arnold, *The Letters of Matthew Arnold to Hugh Clough*, Howard Foster Lowry (intro.), London, New-York, Oxford University Press, Humphrey Milford, 1932, p.99.
[49] Matthew Arnold, « Literature and Science », in *op.cit*, p.137 : « and a poor humanist may possess his soul in patience, neither strive nor cry, admit the energy and brilliancy of the partisans of physical science, and their present favour with the public, to be far greater than his own, and still have a happy faith that the nature of things

fait pour Walter Pater, contemporain d'Arnold, « l'essence de l'humanisme » : cette croyance inébranlable « que rien de ce qui a un jour intéressé les hommes et les femmes ne saurait perdre sa vitalité[50] ».

works silently on behalf of the studies which he loves, and that, while we shall all have to acquaint ourselves with the great results reached by modern science, and to give ourselves as much training in its disciplines as we can conveniently carry, yet the majority of men will always require humane letters; and so much the more, as they have the more and the greater results of science to relate to the need in man for conduct, and to the need in him for beauty. »

[50] Walter Pater, « Pic de la Mirandole », in *La Renaissance. Études d'art et de poésie*, B. Coste (trad.), Paris Classiques Garnier, 2016, p.83.